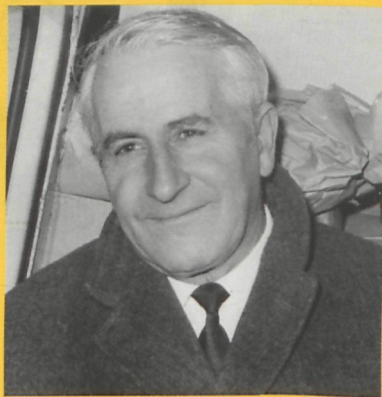


Erino Dapozzo

Hambourg

1944 – 45

**Expériences d'un
déporté chrétien**





Erino Dapozzo

Hambourg 1944 – 45

Expériences d'un déporté chrétien

**Edition Mission sans frontières
CH – 1164 Buchillon, Suisse**

Dapozzo, Erino

Hambourg 1944 – 45, Expériences d'un déporté chrétien

8e édition 2010 – 3000 exemplaires

© Copyright : Edition Mission sans frontières

CH – 1164 Buchillon, Suisse

Edition spéciale destinée à la diffusion gratuite.

Cette brochure peut être commandée à l'adresse ci-dessous :

Mission sans frontières

CH – 1164 Buchillon

Suisse

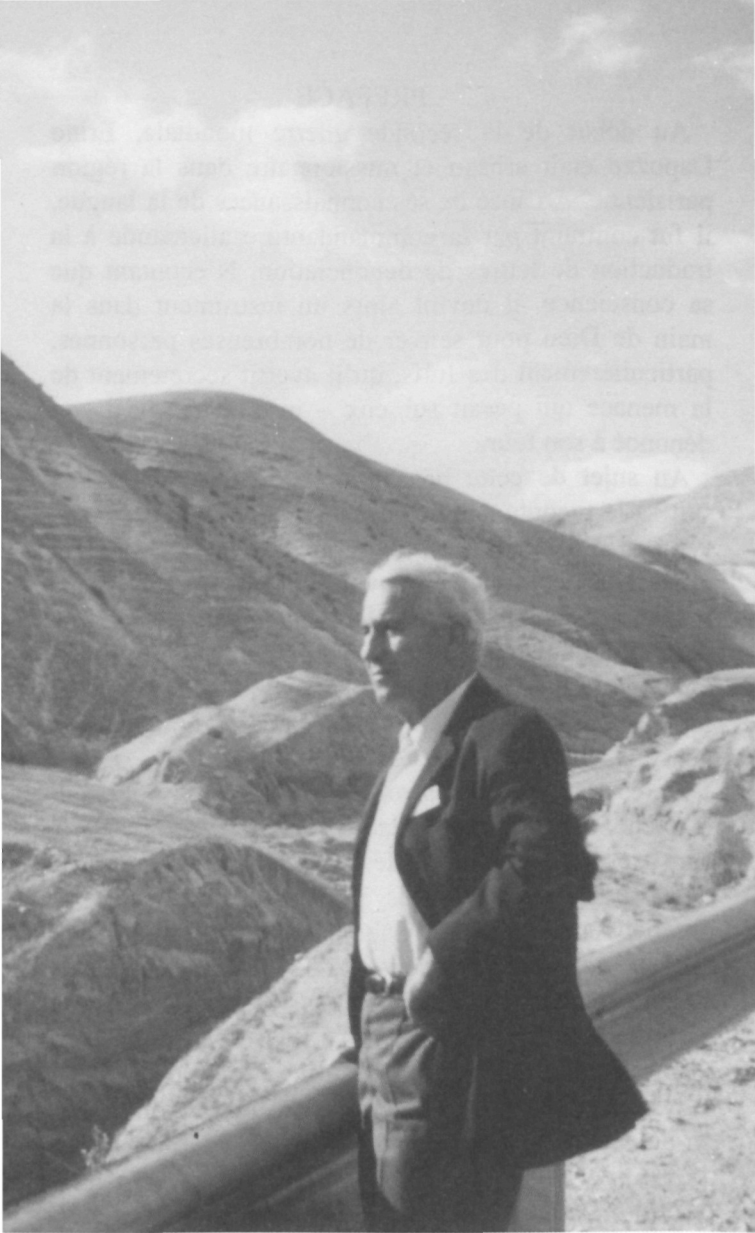
PREFACE

Au début de la seconde guerre mondiale, Erino Dapozzo était artisan et missionnaire dans la région parisienne. A cause de ses connaissances de la langue, il fut contraint par la commandanture allemande à la traduction de lettres de dénonciation. N'écoulant que sa conscience, il devint alors un instrument dans la main de Dieu pour sauver de nombreuses personnes, particulièrement des Juifs, qu'il avertit secrètement de la menace qui pesait sur eux – jusqu'à ce qu'il soit dénoncé à son tour.

Au sujet de cette brochure, il s'exprimait comme suit : «Je raconte simplement comment Dieu est intervenu et m'a sauvé de la main de ceux qui me tenaient prisonnier ; comment Il œuvra pour que les plus hauts magistrats de la Police allemande penchent en ma faveur. Ce qui semblait impossible, Dieu l'a fait. Non que je l'aie mérité. Au contraire, tout fut grâce et à Lui seul, qui agit au-delà de ce que nous demandons ou pensons, notre profonde adoration.»

Après les expériences relatées ici, Erino a poursuivi la tâche d'évangéliste à laquelle Dieu l'avait appelé dans ses jeunes années déjà. C'est par la grâce de Dieu, avec l'aide et les prières de beaucoup de chrétiens ainsi que la collaboration de son ami Fredy Gilgen qui lui a succédé, que l'œuvre a pris de l'ampleur. Après 51 années au service de Dieu, Erino est entré dans la gloire en 1974 à l'âge de 67 ans.

Aujourd'hui la mission qu'il a fondée répand l'Évangile principalement par les calendriers bibliques, au-delà de l'Europe, jusqu'à Madagascar et Cuba.



L'auteur peu avant son décès.

HAMBOURG, 3 avril 1944

Me voici pour la deuxième fois dans un camp parmi mes camarades déportés. Etendu sur la paille de ce qu'ils appellent le "ronfloir", de nombreuses pensées m'assaillent, plus noires les unes que les autres. L'avenir me paraît si sombre; peu s'en faut que je ne désespère.

Ma femme et mes enfants m'apparaissent tous fort pâles, tels qu'ils sont restés dans mon souvenir lors de mon départ forcé de la gare de l'Est, à Paris. Je revois ma femme en larmes, essayant pourtant de me sourire pour me donner du courage, et son petit mouchoir blanc s'agiter le plus longtemps parmi les personnes qui ont pu s'approcher de ce triste convoi de déportés. Les reverrai-je un jour, mes bien-aimés ? Et quand ?

Puis c'est le triste voyage. Entassés dans de mauvais wagons, serrés les uns contre les autres, nous devons subir pendant trois jours l'énervement de cette interminable suite de rails mal raccordés et d'essieux mal graissés.

Les nuits restent sans sommeil car le froid nous poursuit, par notre propre faute d'ailleurs. Dans des gestes de désespoir, plusieurs vitres ont été brisées en cours de route par nos compagnons d'infortune, ce qui fait sourire d'aise nos gardiens allemands armés de mitraillettes.

Vers minuit nous passons en territoire allemand. L'effet est inexplicable. Nous avons tous le sentiment qu'une porte de prison s'est refermée sur nous. Chacun ressent la gravité du moment et un voisin me dit avec son accent parisien :

– Ce coup-ci, on est bien en tôle et on n'est pas près d'en sortir !

A côté de moi, un jeune homme pleure doucement, il a à peine 17 ans. Entre deux sanglots il m'explique :

– L'Allemagne me fait peur !

Après la fouille d'usage faite par des militaires, notre convoi s'ébranle à nouveau à travers ce Reich si redouté de tous.

Finalement nous voici à Hambourg, et c'est dans cette ville que se poursuit notre récit.

Ce soir, mes pensées continuent à me reporter en arrière lors de ma première déportation. Je me revois devant le tribunal militaire allemand de l'Avenue Foch, à Paris, où une dénonciation anonyme me conduisit. Après un jugement sommaire où la plupart des jurés étaient d'avis de me faire fusiller, je ne dus la vie qu'à l'intervention du Président, un colonel, qui insista pour qu'on m'envoyât en Allemagne, à cause de ma situation de famille (père de quatre enfants). Je réalisai ainsi cette merveilleuse parole du Psaume 138 :

« Quand je marche au milieu de la détresse,

Tu me rends la vie.

Tu étends Ta main

sur la colère de mes ennemis,

et Ta droite me sauve. »

Puis mon premier séjour en Allemagne. Je me revois dans cette mine de Saarbrücken-Völklingen, les travaux souterrains, la perforatrice, la faiblesse, la faim, les coups, les Lagerführer hargneux et sans nulle pitié, le soi-disant médecin du camp à face de brute qui nous soignait à coups de pied, à la grande joie de son assistant.

L'avenir m'apparaît comme un grand point d'interrogation. Sortirai-je un jour de cette impasse de détresse ?

Et soudain cette parole du chapitre 8 des Romains me semble une borne lumineuse, et je répète :

*« Toutes choses concourent ensemble
au bien de ceux qui aiment Dieu. »*

Oui, c'est bien ce qui est écrit dans ma Bible. Je me sens réconforté ! Dans la paix de Dieu je m'endors.

Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. C'est une parole dont l'effet bienfaisant est capable de transformer le chrétien chancelant sous le poids de l'épreuve. Cette parole nous conduit dans la voie du renoncement à nous-mêmes et nous garde toujours dans la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence et toute connaissance. Elle est applicable à n'importe quelle circonstance, elle est salutaire, elle est l'alliée de la victoire en Jésus-Christ.

– Oui, Seigneur, Tu nous as rachetés ! Tu nous as justifiés ! Et Tu nous fais paraître devant Dieu, saints, sans tache et irrépréhensibles. Quelle grâce infinie et quel inconcevable don de Dieu ! Et à présent, Seigneur, Tu me dis que toutes choses concourent à mon bien. Je te remercie pour ce séjour douloureux dans ce camp, loin des miens. Cela concourt à mon bien. Tu le dis, je le crois avec la force de la foi que Tu m'as donnée ce jour d'avril 1923, jour béni de ma nouvelle naissance.

Mon avenir ? Il est assuré, car c'est Toi qui me conduis pas à pas. Dans la vie et dans la mort, Tu restes mon lot et mon partage à toujours !

Je me demande bien souvent comment mes camarades de Lager (*camp*) sont à même de supporter leur épreuve, mais je m'aperçois bientôt qu'ils fléchissent,

car il leur manque le seul appui qui résiste aux assauts du découragement. Je m'aperçois également combien la religion est un édifice fragile. La religion sans le Christ vivant est morte. Si un homme n'a pas réalisé la nouvelle naissance, sa religion ne peut l'aider en face de si cruelles tribulations. C'est l'expérience que je fais parmi mes camarades du Lager, catholiques et protestants et en majorité athées.

Il y a parmi nous des hommes de classes bien diverses. On y rencontre de l'employé de banque, maniaque, vieux garçon, au souteneur et redoutable bandit des bas quartiers de Marseille. Je les aime tous parce qu'ils souffrent et surtout parce que Christ est mort pour eux à Golgotha. Jésus les a aimés jusqu'à la mort de la Croix. Je sens un besoin pressant de prier pour eux et de leur parler du Sauveur. «Seigneur, donne-moi la sagesse nécessaire !»

PRES DE CUXHAVEN

Mais un ordre est arrivé. Nous devons nous préparer à partir. On nous conduit en camion dans une autre région pour y effectuer un travail urgent. Après l'appel, les camions filent à grande allure.

Je m'aperçois qu'après avoir suivi pendant un certain temps l'autoroute de Brême, nous virons au nord et suivons l'Elbe en direction de la mer du Nord.

J'ai été nommé responsable des ouvriers de ce convoi, en raison de mes connaissances de la langue allemande.

Arrivés près de Cuxhaven, les camions stoppent et l'on nous conduit près d'un grand bateau. A quelque

distance de là, environ 300 mètres, se trouve un dépôt de briques.

Les Allemands m'expliquent : «Vous avez 8 jours pour charger 286'000 briques. Si le travail n'est pas terminé à cette date, vous serez punis. Vous resterez ici sans contrôle, mais s'il arrive que l'un de vous se sauve, sa famille en France en subira les conséquences.» Le ton n'admet ni réplique, ni commentaire.

Avant de nous quitter, on nous remet notre ravitaillement. Dès que nous nous trouvons seuls, nous nous mettons à contrôler les vivres qui nous sont attribués. Cela paraît bien maigre : environ 30 kg de pommes de terre et 8 kg de pain. Nous sommes 26 hommes et nous devons nous arranger pour avoir à manger pendant 8 jours !

Mes camarades sont atterrés et leurs visages défaits reflètent leur déception et leur indignation. Plusieurs se mettent à jurer contre Dieu et il s'ensuit une vive discussion où dominent les voix de Marseille avec leur accent caractéristique.

Que faire ? Je les laisse à leur colère et, lorsqu'elle est un peu apaisée, je leur parle en essayant de toucher leurs cœurs. Je sens ma faiblesse en face de tant d'injustice et de souffrance, aussi mon âme s'adresse à Dieu et implore Son aide et Sa miséricorde en cette circonstance.

– Mes amis, dis-je à mes camarades, je me rends compte du sérieux de notre situation. Certes, elle n'est pas agréable. Mais pourquoi jurer contre Dieu ? Nous allons prier Dieu. Lui seul peut nous aider.

Personne ne sourit; au contraire, à ma grande surprise, je remarque l'approbation de plusieurs de mes camarades. J'adresse alors au Seigneur une courte prière.

Comme il est bon de pouvoir s'approcher du Créateur par la prière avec cet Esprit d'adoption par lequel nous crions : «Abba !» c'est-à-dire : «Père !» et de penser qu'à cet instant, le Créateur des cieux et de la terre condescend à entendre notre requête et à l'exaucer. Cela me paraît si précieux, si merveilleux que mon cœur est rempli de reconnaissance et d'adoration tandis que je prie.

Oui, Dieu va se manifester, Dieu m'aidera certainement !

Plusieurs de mes camarades sont gênés par mon attitude, je le vois, je le sens et si quelques-uns, par respect, ont bien voulu retirer leur béret, d'autres plus frondeurs n'ont pas daigné faire preuve de tant de faiblesse.

L'homme non régénéré par la grâce de Dieu a honte du témoignage et cela malgré toute sa religiosité et ses allures pieuses. N'en fut-il point ainsi de moi, lorsque je n'avais pas encore réalisé la nouvelle naissance, cette régénération divine dont la chrétienté actuelle veut ignorer la grande importance ?

J'exhorte donc mes camarades à se mettre au travail et leur explique mon intention de me rendre au village voisin pour y chercher du ravitaillement.

Nous mettons les wagonnets en mouvement. Je divise les hommes en établissant un va-et-vient ininterrompu du dépôt de briques au bateau par une double voie et des raccords munis d'aiguillages.

Ces pauvres gars sont torturés par la faim et je n'ose leur confier le ravitaillement : ils seraient capables de tout avaler dans la même journée, et nous devons tenir une bonne semaine. Je me rends compte que si les dispositions morales de notre équipe ne changent pas, il

faut s'attendre à un retard considérable dans l'exécution de notre travail, ce qui peut avoir pour nous des conséquences déplorables.

Je me dirige vers le village voisin en demandant à Dieu de me guider dans cette entreprise difficile.

Chemin faisant, je pense à cette merveilleuse parole du Psaume 23: «L'Eternel est mon Berger» et à cette autre perle du Psaume 34: «Quand on tourne vers Lui les regards, on est rayonnant de joie.» Ces promesses me donnent du courage et me rassurent, sans toutefois me faire entrevoir de quelle manière Dieu m'aidera à trouver de la nourriture pour mes camarades. L'ennemi de nos âmes me montre toutes les difficultés d'une telle entreprise. Je sais en effet qu'il est interdit aux sujets allemands de nous vendre des denrées alimentaires et d'ailleurs je ne possède aucun ticket d'alimentation. Je me souviens de Saarbrücken où parfois les civils allemands, émus de notre détresse, nous lançaient en cachette un morceau de pain. On a tort de se représenter le peuple allemand comme une population de gens sans cœur. Il faut faire une distinction entre les individus et surtout tenir compte du grand nombre d'enfants de Dieu qui se trouvent dans ce pays.

La route nationale me conduit jusqu'au village dont les habitations très propres s'échelonnent des deux côtés. Je m'informe de la Mairie de l'endroit et le cœur battant, après avoir regardé par le trou de la serrure, je frappe et j'entre. Je demande à parler à M. le Maire, un grand homme qui est en train de consulter un livre de caisse. Il s'est certainement déjà rendu compte, à mon aspect et à mes vêtements, que je suis étranger. Il ne m'adresse qu'une seule parole, un petit mot : «Und ?» (*Alors ?*) me dit-il en ajustant ses lunettes. Il n'a pas

l'air très aimable. J'expose à M. le Maire l'objet de ma visite en termes brefs et lui parle de mes camarades, de notre manque de nourriture etc. Il réfléchit un instant et regarde son adjoint de biais, puis, un peu moins sévère :

– De quelle nationalité êtes-vous ?

– Je suis italien d'origine, mais ne suis pas né en Italie. C'est la France qui m'a adopté et j'habite Paris.

En entendant cela il s'esclaffe et me pose une autre question.

– A quel corps d'armée appartenez-vous ? me dit-il d'un ton moqueur.

Je comprends très bien son allusion. Il trouve certainement drôle qu'un homme de mon âge ne soit pas volontaire français à la solde du Reich. Je lui réponds :

– J'appartiens à l'armée de la Paix, et j'ajoute : Jésus-Christ est mon Führer.

– Vous avez du courage de parler ainsi ! dit-il après quelques secondes. Venez avec moi, ajoute-t-il doucement.

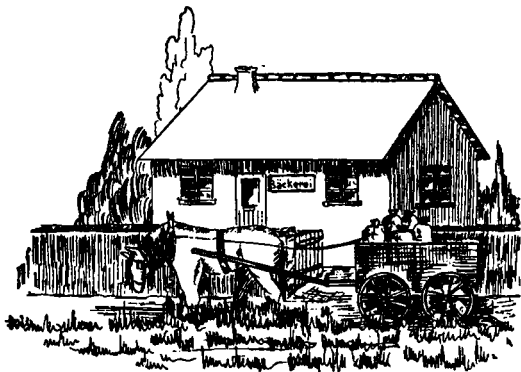
Il me conduit dans une cour de ferme et appelle un domestique. Tous deux poussent une sorte de charrette et y attellent un cheval, puis se mettent en devoir de charger quatre sacs de pommes de terre.

– En route ! s'écrie-t-il, et ramenez-moi la voiture.

Je n'en crois pas mes yeux. Il y a là 200 kg de pommes de terre ! Je pense en ce moment combien souvent, mes camarades et moi, avons fait l'inventaire des poubelles que les ménagères plaçaient au bord des trottoirs et avec quel soin nous en retirions des détritux que nous avalions en nous cachant.

200 kg de pommes de terre et en cette saison où elles se font rares dans les villes d'Allemagne. Quelle grâce de Dieu ! Mon cœur est plein de reconnaissance !

J'avance en direction de notre bateau. En traversant le village, mon attention est attirée par une inscription en gros caractères : Bäckerei (*boulangerie*). Ce simple mot nous a déjà bien souvent laissés pensifs. Boulangerie ! Il faut avoir mis en pratique le proverbe «Qui dort dîne» pour se rendre compte de toute la mystique que peuvent contenir ces huit lettres !



Je m'avance vers la porte, une petite porte vitrée. Mon expérience précédente chez M. le Maire m'a donné du courage. Néanmoins, à ce moment même, une inscription sur fond émaillé me cloue sur place. Je lis :

– Der deutsche Gruss ist : Heil Hitler (*la salutation allemande est : Vive Hitler*).

Allons donc, c'est le comble maintenant ! J'ai l'idée soudaine de revenir sur mes pas, mais j'aperçois quelques personnes qui me regardent de l'intérieur.

Poussant la porte, je descends les quelques marches qui conduisent au magasin. Une bonne odeur de pain vient me rappeler les temps passés. J'entre dans la pièce mal éclairée et salue par un «Guten Tag !» assez décidé.

Le maître boulanger qui sert quelques clients me dévisage et me répond :

– Ne savez-vous pas lire ? C'est inscrit sur la porte.

– Je ne puis saluer ainsi, lui dis-je après réflexion. Je dis : Heil Jesus !

Il paraît très surpris.

– Que voulez-vous dire ? me dit-il en me tendant un cigare, croyant sans doute me faire parler de cette façon. Je refuse le cigare en lui disant que Christ m'a aussi délivré de cette passion.

Je trouve ainsi une belle occasion de rendre témoignage au Seigneur. Il écoute, très intéressé, ainsi que les autres personnes présentes. Dieu me pousse à dire à ces gens simplement ce que Christ a fait pour moi. En terminant je dis combien Il a changé mon cœur, de telle façon que, par Sa grâce, je peux aimer tous les hommes.

– Vous ne voulez tout de même pas me faire croire que vous pouvez m'aimer, moi un Allemand, me réplique le boulanger.

– Il en est pourtant ainsi, lui dis-je. Je vous aime parce que Christ est mort pour vous personnellement et vous a aimé jusqu'à la mort de la Croix.

L'homme est très saisi, je le remarque. Il réfléchit et après quelques secondes :

– A propos, que désirez-vous ? me dit-il.

Je lui explique brièvement la situation de mes camarades au bateau.

– Venez, dit-il simplement.

Il m'entraîne dans l'arrière-boutique. Il prend un sac vide, m'ordonne de le tenir et lestement les pains s'empilent, non du pain noir, mais du pain blanc. Je sens mon cœur battre fortement et je compte les miches qui

tombent dans le sac. Quand va-t-il s'arrêter ? Mais il continue et le sac se trouve bientôt rempli.

– C'est pour vous, dit-il avec un sourire et en même temps il empoigne le sac vigoureusement et le porte dehors, devant la maison. Il refuse catégoriquement l'argent que je veux lui donner.

– Venez me voir un jour si vous avez l'occasion, dit-il en me serrant la main, nous parlerons de ces choses.

Mon cœur est dans une telle joie qu'il me semble ne pas pouvoir contenir tout ce bonheur. Et cette joie déjà indicible sera plus grande encore car un peu plus loin, après une scène du même genre, le laitier du village me donne 26 litres de lait et me déclare que je puis parfaitement venir chaque matin en chercher autant.

Il faut avoir vécu ces moments de détresse, où la faim devient une habitude, pour pouvoir estimer toute l'étendue d'un tel secours dans de pareilles circonstances. Ne sommes-nous pas déportés et ne nous trouvons-nous pas en Allemagne ?

Je ne veux pas détailler ici mon arrivée au bateau avec la voiture, mes camarades accourant à ma rencontre, leurs cris de joie, leur bonheur ! Je laisse le lecteur se représenter la scène !

– Tu n'as pas le même Dieu que nous, disent les uns.

– Non, je n'ai pas le même Dieu que vous, je n'ai pas un Dieu catholique ou protestant, j'ai un Dieu vivant qui exauce et délivre !

Et là naît à mon égard un sentiment de confiance dans le cœur de mes camarades. Le travail est exécuté en un temps record et avec bonne humeur, de sorte que nous nous épargnons les sanctions qui nous auraient inévitablement frappés s'il n'avait pas été achevé dans le délai fixé.

Nous rentrons à Hambourg où nos autres camarades nous attendent impatiemment. La souffrance rapproche les cœurs et la peur bien davantage encore. Lorsque la mort rôde à chaque instant autour de lui, l'individu qui ne connaît pas Dieu recherche dans son prochain une aide morale, un secours qui ne peut jamais entièrement le soulager, mais qui parfois atténue quelque peu cet ennui si démoralisant pour l'homme.



A cette époque, Hambourg subit à nouveau une série de bombardements. Lors du premier, de si triste mémoire, la ville a été presque entièrement anéantie et, de cette belle cité, une faible partie seulement est restée intacte. On est atterré lorsqu'on se trouve devant cette immensité de ruines. L'impression est désolante.

Un peu partout, disséminés au milieu de décombres, on voit des couronnes mortuaires, de petites croix ou simplement des bouquets de fleurs. Le cœur se serre, car de tels signes rappellent que des êtres chers sont restés ensevelis sous ces vestiges, depuis la date fatale où pendant des heures les bombardiers déversèrent leurs charges d'explosifs incendiaires. Hambourg me

fait l'effet d'un grand cimetière et la désolation semble avoir plongé ses habitants dans une sorte de fatalisme de la souffrance.

La crainte le cède à la frayeur lorsque, à l'entrée des abris, la multitude attend en tremblant de pouvoir y pénétrer. L'imagination est incapable de se représenter les scènes de désolation qui se produisent à ces moments-là. Les yeux pleins d'épouvante, des femmes, des hommes, des vieillards cherchent à atteindre cette porte étroite par n'importe quel moyen, par la force et même la brutalité. Et lorsque les portes sont refermées avec un bruit sourd, on se sent comme prisonnier. La lumière s'éteint, les bombes ayant atteint les conduites à haute tension. Depuis que les bombardements sont intensifiés, nous autres déportés n'avons plus droit à ces Bunkers (*abris*) réservés à la population allemande. Souvent la police fait des rondes et nous oblige brutalement à sortir; alors nous nous trouvons dehors sous les bombes et nous nous cachons dans les ruines qui ne peuvent nous protéger.

Combien, à travers tant de bombardements et de dangers, la bonté de Dieu se manifeste à mon égard et combien souvent je peux réaliser ce beau verset du Psaume 91 qui revient sans cesse à ma mémoire :

*Celui qui habite dans la retraite du Très-Haut
Repose à l'ombre du Tout-Puissant.*

*Je dis à l'Eternel : Tu es mon refuge et ma
forteresse.*

Mon Dieu en qui je mets ma confiance.

Et plus loin :

*Car Il ordonnera à Ses anges de te protéger dans
toutes tes voies.*

Le 18 Juin 1944 est une date qui restera gravée dans ma mémoire. Ce jour-là, les bombardiers arrivent vers 10 heures du matin. Je suis occupé avec mes camarades aux travaux de terrassements de la Jahn-Halle. Etant donné la rapidité de l'alarme, nous nous sauvons de droite et de gauche, de toute la force de nos jambes, et soudain je me trouve seul devant un abri, près de la gare principale. Cet abri en forme de tour a été construit en 1939 au début de la guerre. Lorsque je peux y pénétrer, je le trouve tellement bondé que c'est à peine si je peux me faufiler jusqu'au haut, à la dernière place, la moins avantageuse au point de vue risques.

L'attaque débute par des bombes de fort calibre qui tombent à environ 400 mètres de notre emplacement. Mais l'effet est tel que la tour où nous nous trouvons est complètement ébranlée et nous sommes plongés dans la nuit la plus noire. Les chutes de bombes se multiplient autour de nous et leur bruit infernal s'ajoutant à celui de la D.C.A., c'est à peine si nous pouvons nous comprendre. Une femme âgée, à côté de moi, me dit :

– N'avez-vous pas peur, jeune homme ?

– C'est bien pénible, en effet, lui dis-je, mais j'ai confiance en Dieu qui est le Tout-Puissant et qui peut me garder et me protéger.

– Avez-vous prié ? me dit-elle alors.

Comme je lui répons par l'affirmative, elle insiste :

– Priez encore ! dit-elle les larmes aux yeux, je vous en supplie !

Ma prière est à peine terminée qu'une bombe de 250 kg tombe juste au pied de notre abri et éclate avec un bruit fantastique. Notre tour est près de s'effondrer et nous sommes projetés les uns sur les autres. J'ai le

sentiment qu'il n'y a plus d'espoir pour nous, partout autour de moi ce ne sont que cris de terreur et d'épouvante. A tout instant la tour paraît s'écrouler pour nous ensevelir tous. Je pense à ma chère femme, à mes chers enfants et je dis à mi-voix :

– Tu sais, Seigneur, combien j'aurais aimé les revoir. Et Toi qui es le Bon Berger, il T'est possible de me protéger aujourd'hui encore. Tu es le Dieu des miracles, le même hier, aujourd'hui et éternellement.

Soudain le cantique de R. Saillens appris sur les bancs de l'école du dimanche de Moutier, me revient à la mémoire. Les paroles de cet hymne pénètrent mon âme et je répète encore une fois :

*Comme un phare sur la plage,
Perçant l'ombre de la nuit,
L'amour de Dieu, dans l'orage,
Cherche l'homme et le conduit.*

*O Sauveur, que Ta lumière
Resplendisse sur les flots,
Et, vers le ciel, qu'elle éclaire
Et sauve les matelots !*

Jamais ce cantique ne m'a apporté une telle bénédiction. La tranquillité revient dans mon âme et j'essaie de consoler quelques personnes autour de moi. Le bombardement dure encore deux heures et plusieurs fois encore notre abri est ébranlé. Il n'y a plus d'air pour ainsi dire et nous respirons avec peine.

Les portes s'ouvrent enfin. Autour de nous tout est en flammes et le clocher de l'église, haut de 52 mètres, s'effondre devant moi.

Je vais à la recherche de mes camarades qui s'en sont tirés cette fois encore, mais l'un d'eux a perdu la raison.

LA BIBLE UKRAINIENNE

Lors de mon deuxième départ pour l'Allemagne, j'ai pu emporter avec moi une belle et grande Bible ukrainienne et divers Nouveaux Testaments en différentes langues, qui ont échappé au contrôle de la frontière.

Pendant un certain temps j'ai tenu le tout caché parmi mes effets, au camp, attendant une occasion pour les remettre à des déportés russes ou autres.

A cette époque un bombardement nous surprend un matin en plein travail et nous nous réfugions dans un abri de la Grosse Allee, mais, à cause du manque de place, la police ordonne que tous les étrangers sortent. Inutile de dire avec quelle rapidité nous nous exécutons, car les policiers sont surexcités. Ne sachant où trouver un refuge, nous prenons parti de nous abriter dans les sous-sols de la Jahn-Halle. Techniquement parlant, nous ne sommes pas protégés, car nous n'avons au-dessus de nos têtes qu'un plafond en hourdis épais de 25 centimètres, et de plus les caves sont inondées.

Deux heures durant, nous devons attendre là, en proie aux plus tristes appréhensions, mais grâce à Dieu, c'est du côté du port que les bombes tombent. Ici se sont réfugiées aussi quelques jeunes filles déportées d'Ukraine. L'une d'elles me fait vraiment pitié tant elle a l'air malheureux. Par signes et à l'aide de quelques mots d'allemand, je parviens à lui demander son âge.

– Douze ans.

Elle est bien fluette et à peine couverte, en outre elle va pieds nus. Je m'informe où se trouve leur camp.

– Attendez-moi ce soir, lui dis-je, ainsi qu'à ses compagnes. J'apporterai quelque chose pour la petite.

Ce même soir, je me glisse hors du Lager, ayant pris dans mon espèce d'armoire une paire de chaussures que j'ai pu emporter de France, une paire de chaussettes de laine et je cache sous ma veste la belle Bible en langue ukrainienne. En arrivant à l'endroit indiqué, je m'aperçois que ces Russes dorment dans la rue. Je n'ai pas de peine à retrouver celle que je cherche et je peux lui remettre les affaires. Un attroupement s'étant aussitôt fait autour de nous, je sors la belle Bible et la leur remets.

Je n'oublierai jamais la surprise de ces pauvres gens. De tous côtés on accourt et l'on crie à haute voix :

«Biblia ! Biblia !»

Un jeune homme, qui s'est précipité lui aussi, me déclare les yeux pleins de larmes :

– Voilà des années que nous attendons la Bible et que nous avons prié pour cela, et aujourd'hui voici la Bible !

L'ayant ouverte avec respect et en tremblant, tant il est ému, il monte sur un amas de décombres et se met à lire à haute voix. Chacun écoute religieusement et les têtes se découvrent. Oui, pour la première fois depuis si longtemps, ils écoutent une lecture qui est pour eux comme la rosée du ciel.

Je les quitte avec émotion. Je ne les reverrai jamais. Un peu plus loin, dans les ruines, je me mets à genoux et remercie le Seigneur pour cette nouvelle porte ouverte à Sa Parole.

– Oui, Seigneur, je Te remercie pour Ton amour envers moi. Tu as des pensées de paix et Tu sais ce dont j'ai besoin. Je Te remercie pour ces souffrances loin des miens. Ouvre, Seigneur, un chemin à cette Bible et révèle-Toi à ces cœurs.

ESPOIRS...

Peu après, je reçois des nouvelles de Suisse de ma femme qui, grâce à Dieu, a réussi à quitter Paris et se trouve à Belp. Combien ma joie est grande à la lecture de cette bonne nouvelle !

La Suisse !... Je pense que dans chaque camp on prononce ce nom avec respect et désir, le désir d'y aller et de s'y réfugier. Plusieurs de mes camarades ont tenté de s'y rendre en s'évadant. Nous n'avons jamais plus eu de nouvelles de la plupart d'entre eux. Certains, arrêtés en cours de route, sont renvoyés à notre Lager quelque temps plus tard dans des conditions déplorables : les cheveux coupés ras, les vêtements en loques et surtout dans un état de déficience physique qui fait peine à voir. La pâleur de leur visage ajoute encore à la détresse de leur regard. Ils sont méconnaissables. Arrêtés au moment de leur évasion, ils ont été traités de la façon brutale dont les Nazis agissent envers cette catégorie de prisonniers, ensuite ils ont dû faire des travaux forcés.

La Suisse ! C'est un sujet de conversation dans les camps pendant les nuits sans sommeil; une véritable obsession. Quand on prononce ce nom, on le fait avec gravité, comme lorsqu'on parle d'une enclave de vie et de liberté.

Dans l'obscurité du dortoir, l'un de mes camarades imagine parfois un repas en territoire helvétique et en détaille le menu avec un grand talent oratoire et un accent marseillais très marqué. Tout y passe, depuis la mayonnaise bien assaisonnée jusqu'au café, sans oublier le jambon. Les auditeurs, étendus sur un peu de paille, se laissent prendre à cette rêverie.

– Et savez-vous, explique l'orateur improvisé pour conclure avec éclat son compte-rendu, savez-vous que ce repas se termine à Genève par un beau et long cigare ?

A ce mot, ce ne sont que des exclamations mêlées de surprise et de désir. Le cigare a trouvé plus d'échos chez ces malheureux que la mayonnaise, et pour cause ! Cette terrible passion rend les hommes malheureux. Il faut fumer, oui, il le faut et l'on ne s'en aperçoit pas. On ne s'en aperçoit pas aussi longtemps que la difficulté pour se procurer du tabac ne consiste qu'à faire cinquante pas de plus pour aller chez le marchand. Mais lorsque le tabac fait défaut, comme c'est le cas ici, alors on a recours aux expédients. On ramasse le long des rues les mégots de cigarettes, qui sont d'ailleurs très courts, car les Allemands aussi ont des restrictions sur le tabac. Avec cette saleté, prise sur le pavé ou dans le caniveau, on refait une cigarette que huit ou dix esclaves de la fumée se passent de bouche en bouche après en avoir tiré une ou deux bouffées. Chacun de ceux qui ont bénéficié de cette faveur doit ensuite verser à l'empoisonneur improvisé une certaine somme variant de 50 pfennigs à un mark.

Et quand c'est fini, ils sont rongés, ils sont tourmentés par la passion. D'autres échangent leur peu de nourriture pour 2 grammes de tabac ramassé sur le trottoir.

Un jour, un camarade de Marseille, tourmenté par le désir de fumer, me crie :

– Oui, Dapozzo, tu as raison, fumer est une passion, fumer est aussi un péché. Que je suis malheureux, que je suis malheureux ! dit-il en se prenant la tête dans les mains.

Ce n'est pas un chrétien qui me dit cela, c'est un bandit des bas-quartiers de Marseille.

– Comme il est précieux de posséder un Sauveur qui est venu sur cette terre pour briser les liens et pour délivrer de la passion du tabac, lui dis-je.

– Oh ! que je voudrais croire comme toi ! me répond-il. Toi, au moins tu es parfaitement libéré... Et moi qui me croyais fort, qui suis un homme redouté dans le milieu ! Je suis l'esclave d'une pincée de tabac. Il ne se doute pas de notre misère le curé de chez nous, en train de fumer sa grosse pipe avec le tabac qu'il achète au marché noir à Marseille. Et c'est cet esclave-là qui veut prétendre nous montrer le chemin du ciel ! Ah !... dit-il en tendant le poing.

Le ravitaillement devient de plus en plus restreint. Evidemment ici, à Hambourg, nous sommes mieux traités que dans la Sarre lors de mon premier séjour. Néanmoins, nous sommes tous sous-alimentés et les forces nous manquent pour assurer la production que les dirigeants allemands attendent de nous. C'est pourquoi, à plusieurs reprises, je suis convoqué à la Police où l'on me fait des menaces. Mais je suis habitué à ce vocabulaire autoritaire où les mots : Gestapo, Polizei, Kontrolle, Produktion, Leistung (*rendement*), Verhaftung (*emprisonnement*) sont les expressions courantes.

La plupart de ceux qui ont été déportés du Sud de la France sont démunis de tout et plusieurs d'entre eux sont de vraies loques humaines.

La vie devient intenable à cause de la faim qui nous tenaille et des bombardements incessants. Nous avons les yeux fixés sur tout ce qui pourrait calmer notre estomac affamé. Les poubelles sont fouillées, les

caniveaux explorés. De temps en temps nous nous nourrissons de feuilles de chou crues que nous dégustons à la façon des lapins.

Mais la nouvelle du débarquement de Normandie et des succès alliés nous font prévoir le terme prochain de nos souffrances. Espoir ! Espoir ! La nouvelle est colportée de camp en camp. Ce sont des civils allemands qui nous renseignent sur la marche des événements, toujours en cachette. Un résistant allemand me tient au courant de tout ce qui se passe. Il écoute la radio anglaise.

«RIEN»

Toutefois il s'écoulera près d'un an depuis le débarquement jusqu'à l'occupation de Hambourg par les Alliés et pendant cette période nous serons séparés du reste du monde, sans nouvelle de la France.

A certains moments, nous devons travailler dans le port de la ville. Cet objectif militaire et la base de construction sous-marine voisine constituent pour nous un danger permanent, et chaque fois que nous devons travailler sur ces lieux, nous y allons à regret et avec de sombres appréhensions. Mais il faut obéir.

Vu les événements, la police a l'œil sur nous et des ordres très sévères ont été donnés à notre égard.

Un matin nous nous trouvons, mes camarades et moi, sur un grand bateau. Notre travail consiste à débarquer des marchandises.

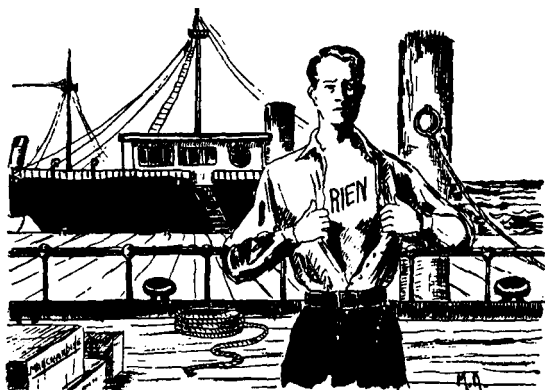
Avant de commencer, je dis à mes compagnons :

– Camarades, nous allons demander à Dieu de nous

garder. Nous sommes ici en grand danger. Nous allons demander à Dieu de nous accorder la grâce de nous préserver d'un bombardement, car si cela se produit ici, nous n'avons pas même la possibilité de nous mettre à l'abri et nous devons périr sous les bombes.

Un jeune homme s'approche de moi avec un mauvais sourire :

– Qui parle de Dieu ? dit-il. Il n'y a pas de Dieu !



Et ouvrant largement sa chemise :

– Regardez ici, s'écrie-t-il en me montrant un mot, un seul mot tatoué sur son cœur.

Je lis : «RIEN».

Je reste quelque peu surpris, mais Dieu me donne la sagesse nécessaire pour lui répondre car par moi-même je m'en sens impuissant.

– Tu mens, lui dis-je en le fixant. Dans ce cœur que tu me montres et où tu crois affirmer qu'il n'y a rien, il s'y trouve premièrement l'amour de ta mère, deuxièmement la crainte de la mort, troisièmement la

connaissance du bien et du mal. Ces trois choses sont dans ton cœur, que tu le veuilles ou non.

– Ce n'est pas vrai, me dit-il, je ne crains ni Dieu ni la mort.

– Tu es arrivé depuis peu ici, à Hambourg. Nous aurons bientôt l'occasion de nous rendre compte de quelle façon tu ne crains pas la mort !

Ce jour-là, nous n'avons aucun bombardement. Le lendemain, nous continuons notre travail. A peine avons-nous commencé la manœuvre que notre ami «Rien» tombe à l'eau. Je le vois d'en haut se débattre en criant. Il ne sait pas nager. Je plonge et après bien des efforts, je réussis enfin à le ramener sur le rivage. En se débattant, il m'a griffé la figure qui saigne, mais, Dieu soit loué, il est en vie à côté de moi.

– N'est-ce pas que tu as peur de la mort ? lui dis-je.

– Oui, affirme-t-il rageur. Mais vous, continue-t-il, qu'avez-vous dans votre cœur ?

– Jésus-Christ !

– Qu'est-ce que cela ? demande-t-il encore.

– Viens me voir au camp. Là j'ai de petites réunions où je lis la Bible.

Il vient un soir et se convertit à Dieu. C'est ainsi qu'un jeune homme doit aller dans un Lager pour se mettre en face de sa conscience et y rencontrer son Dieu. Je comprends encore mieux à partir de ce moment pourquoi j'ai dû aller en Allemagne. Dans ces camps là-bas, des hommes se tournent vers leur Créateur, Lui apportant leur souffrance et leurs péchés.

Toi qui as échappé à ces souffrances, qui as vécu dans un pays que la guerre épargna, as-tu remercié Dieu pour cette grâce, pour cette protection divine ? T'es-tu tourné vers la Croix, humilié et repentant ?

Sinon, pense que ceux qui, tourmentés par la souffrance, se sont tournés vers Dieu dans les Lager et se sont convertis, se lèveront un jour en accusateurs avec la reine de Saba et, ce jour-là, ta religiosité et ta fausse piété ne pourront plus rien pour toi !

« Ne reconnais-tu pas que la bonté de Dieu te convie à la repentance ? » Romains 2:4

ATTENTE

Et c'est l'attente, l'attente pendant le jour, l'attente pendant la nuit, l'attente de chaque instant. Comment tout va-t-il se terminer pour nous ? Les Allemands, dans une défense désespérée, ne nous enverront-ils pas creuser des tranchées sur le front ? Tout le fait prévoir. Déjà des prisonniers de guerre français ont été envoyés du côté de Cologne dans ce but.

Un jour, notre soupe quotidienne nous étant présentée sous forme d'eau bouillie, la plupart de mes camarades refusent de la manger et refusent également de continuer le travail, ce qui porte une très grave atteinte à la garantie de la production. La police se trouve presque aussitôt sur place. On nous rassemble tous et nous nous attendons au pire, car ces "Messieurs" de l'Arbeitsfront se présentent à nous dans leur tenue militaire avec des visages enflammés par la colère. Devant le chantier, je remarque des voitures de l'armée dont les occupants, munis de mitraillettes, attendent l'ordre de nous emmener. Où ? Vers l'inconnu... Toutefois, grâce à une personnalité très influente de Hambourg, M. Bartholomay, qui prend

notre défense avec beaucoup de diplomatie, nous sortons encore une fois d'une bien fâcheuse position.

En outre, cet homme, qui par la suite nous viendra en aide en plusieurs circonstances, s'offre à prendre la responsabilité de la production et celle, bien plus délicate, de la direction du Lager.

Toute la ville est en effervescence. On construit des barricades, en prévision d'une attaque de la ville par l'est ou par l'ouest. Nous autres devons établir des tranchées antichars. Nous travaillons dans des conditions déplorables... et pourtant elles sont encore plus à plaindre que nous ces femmes et ces jeunes filles russes occupées à ces mêmes travaux ! Toute la journée et par n'importe quel temps, elles doivent manier le pic et la pelle. Je remarque que beaucoup d'entre elles ont entouré leurs jambes de vieux journaux en guise de bas et maintenu le tout à l'aide de fils de fer.

UNE REVELATION, UNE ASSURANCE !

Le désir de revoir les miens se fait de plus en plus fort et pressant. L'ennui des êtres chers devient une obsession. Parfois un camarade s'écrie :

– Ah ! revoir les miens, les revoir même pendant une minute seulement et même de loin !

Un autre écrit chaque soir à sa femme une lettre pleine de tendresse, donne des conseils pour les enfants. Lorsqu'il a fini et signé, il me regarde les larmes aux yeux, déchire sa lettre en me disant :

– Ah ! que je souffre, je ne peux rien faire parvenir à ma famille !

Et soir après soir, il recommence sa lettre. Cet homme a cinquante ans. Il me dit parfois :

– Vois-tu, mon cher Dapozzo, j'aime ma femme comme au premier jour de notre amour !

J'éprouve un profond respect pour ce bon camarade, ne serait-ce que pour tant d'amour pour les siens. Quand je pense à la mésentente qui règne dans certains ménages, je me dis que bien des chrétiens pourraient prendre exemple sur lui.

Je ne cesse d'exposer mes besoins à Dieu, selon qu'il est écrit :

*«Déchargez-vous sur Lui de tous vos soucis,
car Lui-même prend soin de vous.»*

Une nuit d'insomnie, après avoir prié Dieu Lui demandant qu'Il m'aide à retrouver les miens, je réalise soudain dans mon cœur une impression de repos et de foi. Ce sentiment est si profond que je peux affirmer avec assurance : Oui, je les reverrai, oui j'irai en Suisse, Dieu voulant, bientôt.

Et c'est ainsi que j'en arrive au but réel de la présente brochure, au *témoignage de l'aide et de la fidélité de Dieu* à mon égard qui vont se manifester d'une façon merveilleuse.

Le matin, fortifié par cette assurance, j'informe mes camarades de mon intention d'établir une demande de visa pour la Suisse. La plupart ne prennent pas la chose au sérieux et se moquent de moi. Alors je prends un crayon et écris sur l'armoire ces paroles :

*«Tout ce que vous demanderez en mon nom,
cela vous sera accordé.»* Jésus

– Crois-tu cela ? s'écrient-ils avec ironie.

– Certainement ! Dieu me donnera et me procurera le moyen de quitter ce pays et de rejoindre les miens. Certes, les autorités d'ici sont puissantes et me tiennent dans leurs chaînes, mais Dieu le Tout-Puissant brise les chaînes et rien ne résiste à Sa volonté et à Ses desseins.

Ce même jour je rédige une demande d'autorisation pour me présenter aux services compétents en vue de l'obtention d'un visa. Lorsque j'arrive au bureau, les employés me reconnaissent et après m'avoir fait signe d'approcher, ils me demandent ce que je désire. Je réponds simplement :

– Je désire faire une demande de visa pour visiter ma famille en Suisse.

L'effet produit n'est pas celui que je m'étais imaginé. Les employés se regardent en éclatant de rire bruyamment. L'un d'eux dit alors :

– Avez-vous perdu la raison ? Est-ce peut-être votre Dieu qui vous donnera le visa allemand ?

– Jawohl ! dis-je avec assurance.

Ils se mettent alors à parler entre eux, mais je ne peux les comprendre. Je me tiens encore là derrière le guichet, me demande si je dois sortir ou s'ils vont m'insulter. Finalement l'un d'eux semble me remarquer.

– Que faisons-nous de celui-là ? demande-t-il.

– Il n'a qu'à remplir les formulaires, lui répond-on. Mais tout cela ne donnera rien. C'est ridicule.

– Disons inutile, fait remarquer un autre employé. D'ailleurs chacun de nous désire aller en Suisse, mais chacun sait bien que seuls les services du Reichsführer SS sont autorisés à signer des visas pour un pays

neutre et il est certain que, à cause de l'espionnage, personne ne se rendra en Suisse s'il n'y est autorisé par le Reichsführer SS, Himmler lui-même. Nous sommes en guerre, Messieurs, et plus que jamais nous devons nous tenir sur nos gardes.

Au nom de Himmler, toute mon assurance m'abandonne. L'employé me tend les formulaires que je remplis en cinq exemplaires et je les rapporte au principal. Celui-ci hoche la tête et, après en avoir pris connaissance, il me dit :

– Nous allons faire suivre cela aux services compétents à Berlin et nous allons voir à présent si Dieu est vivant ou s'Il est mort. Nous vous aviserons.

En descendant l'escalier, un nom me poursuit : Himmler ! La tentation vient saper ma confiance : Ces employés n'enverront pas mon dossier à Berlin, il finira dans la corbeille à papier !

J'avise un marchand de journaux et qu'aperçois-je ? Oui, c'est bien lui, le Reichsführer Himmler, avec sa face antipathique. Il est photographié là à l'occasion d'une prestation de serment de jeunes SS. C'est donc de cet homme que mon destin dépend ? Il est en tenue militaire avec le fameux képi des officiers allemands que je ne connais que trop bien. J'essaie de me le représenter, assis derrière son bureau, mes formulaires à la main. Va-t-il signer ?

Heureusement, ce verset de la Bible me vient à l'esprit :

«Rien n'est impossible à Dieu !»

Que cette promesse est grande et combien d'horizons vastes et beaux elle nous ouvre !

*«Le nom de l'Éternel est une haute tour,
Le juste s'y réfugie et s'y met à l'abri.»* Prov. 18:10

Non, mon destin ne dépend pas de Himmler, mais de Dieu Lui-même !

*

Le soir, je retrouve mes compagnons au camp. Chacun d'eux est intéressé par mes démarches.

– As-tu ton visa ? me demandent les uns.

– C'est parti pour Berlin, leur dis-je.

– En es-tu sûr ? me répondent-ils.

– Tout ce que je puis dire c'est que le Seigneur s'en occupe.

Et, tout en parlant, je trace un trait au crayon sur l'armoire.

– Et tu penses faire ce trait tous les jours ? me demandent-ils en souriant.

Sur ma réponse affirmative, ils secouent la tête en signe de doute.

– Pourvu que la paroi soit assez grande ! commente l'un.

– Tu devrais faire des traits plus petits, tu aurais plus de place, dit un autre.

L'alarme vient mettre un terme à ces moqueries et nous nous sauvons vers l'abri le plus proche. En entrant dans ce Bunker je fais des calculs. Il faut bien compter un mois pour avoir une réponse de Berlin, me dis-je. Ce ne sera pas trop long.

La vie du camp continue. Les mesures prises à notre égard par le Département de Police révèlent la nervosité des milieux intéressés, car les événements se

précipitent à l'est et à l'ouest. Nous sommes requis pour enterrer les morts, victimes des bombardements aériens. On procède par fosses communes à Ohlsdorf, le cimetière de Hambourg. C'est une opération bien désagréable. Comme on est loin des décentes mises en bière, convois, fleurs, couronnes, paroles de consolation, prières, chants ou musique religieuse !

Ici la besogne est rapidement exécutée. Les corps déchiquetés et les membres tronqués sont alignés dans une fosse et l'on recouvre le tout de terre. D'ailleurs où se procurerait-on le bois pour faire des cercueils ? Hambourg est tellement démunie que, de toute évidence, la ville ne tiendrait pas longtemps en cas d'attaque.

On nous annonce bientôt que les samedis après-midi et dimanches nous sommes consignés au camp; nous ne sommes plus astreints au travail en ces jours-là. Evidemment on ne nous en donne pas la raison, mais nous devinons que les réserves en matières premières s'épuisent. D'autre part, les voies de communication sont bombardées et mitraillées en plein jour, les transports sont paralysés de ce fait.

Un mois s'est écoulé depuis ma demande de visa. Sur l'armoire, trente traits au crayon s'alignent au-dessous du verset de la Bible et toujours pas de réponse ! Le soir mes camarades me le rappellent.

— As-tu fait ton trait ? me demandent-ils.

Il faudra que j'attende trois mois avant d'avoir la réponse tant désirée. L'hiver est arrivé. La neige qui couvre les ruines donne à la ville l'aspect d'une si évidente désolation qu'on ressent le désir de fuir ces lieux inhospitaliers. La vue de ce décor si misérable porte à la neurasthénie.

Un soir, la consternation règne dans tout le camp. Un camarade est arrivé avec un journal. En première page, une manchette en gros caractères : «Formidable offensive de von Rundstedt dans les Ardennes. L'ennemi bat en retraite abandonnant un important matériel. L'avance continue.»

Le Lagerführer, un ancien officier de la Marine Allemande, exulte. Depuis un certain temps, à cause des événements, il s'était passablement adouci. A présent il se redresse et paraît rajeuni de vingt ans. Il explique avec force gestes que les Allemands ont fait une telle avance qu'ils se trouvent exactement à 60 km de Paris, vers le nord. Nous nous regardons atterrés.

– C'est Compiègne¹, dit l'un d'entre nous.

La désillusion se lit sur tous les visages.

– On n'en sortira donc jamais de cette prison, ajoute un autre et, en disant cela, il est terrassé par une crise de nerfs.

Ce succès de courte durée a suffi pour galvaniser les énergies du parti nazi. On rencontre de nouveau beaucoup de jeunes gens à croix gammée dans les rues.

COMBATS

Un matin on m'avertit que j'ai à me présenter auprès du Service des Etrangers. C'est au sujet de mon visa, me dit-on.

Cela me produit un petit choc au cœur... depuis trois mois que j'attends ! Et ce n'est pas sans émotion que je me retrouve derrière ce même guichet, devant les

mêmes employés. En me voyant pénétrer dans le bureau, ils me reconnaissent et sourient. Pour ma part, je suis certain que le visa est là, dans un tiroir. Evidemment il y a encore quelques petites formalités, mais je pars, oui je pars ces jours-ci pour Belp ! Ainsi j'arriverai pour Noël chez les miens !

Après m'avoir intentionnellement fait attendre un long moment, l'employé me tend les formulaires que j'avais remplis en me disant :

– Votre dossier nous a été renvoyé de Berlin, votre demande est refusée.

Puis, me fixant bien :

– Dieu est mort ! ajoute-t-il.

Sur le moment je suis tellement interloqué qu'il m'est impossible de formuler la moindre réponse, mais ayant réagi :

– Non Monsieur, Jésus-Christ est vainqueur et Il vit ! Je fais une nouvelle demande, dis-je encore.

Il me donne les formulaires que je remplis pour la seconde fois. Je veux les remettre à l'employé, mais il refuse de les accepter.

– Nous ne saurions où les diriger, me dit-il. Votre demande a été refusée, ne l'oubliez pas. Savez-vous... vous pouvez envoyer les formulaires à votre Dieu.

– Jawohl ! dis-je et je sors.

Je ne sais vraiment plus que faire. Mes formulaires sont là, dans ma poche. Cela ne suffit pas. Le soir mes camarades se répandent en reproches et conseils.

– Nous te l'avions bien dit ! Ce n'est pas la peine de continuer à faire des traits.

Je regarde mon verset biblique et cette lignée de traits verticaux. Comme elle s'est allongée ! Non, je ne puis effacer ce texte biblique. Il restera là et je veux

encore croire, là où il n'y a plus sujet d'espérer. De mon crayon, je trace un trait à la suite des autres.

– Tu es fou, me disent mes compagnons. Voyons, réfléchis ! Sois conscient !

Un camarade, qui plus tard sera tué dans un bombardement, me dit :

– Crois-moi, j'ai cinquante ans, j'ai l'expérience. Il n'y a plus d'espoir pour cette affaire, il vaut mieux pour toi que tu abandonnes cette idée fixe qui ne t'apporte que des tourments.

Les jours passent et les traits s'ajoutent aux traits. La tentation est grande. Dieu m'a-t-Il abandonné ? Suis-je encore son enfant ou est-ce seulement une impression, un sentiment, de l'imagination ? Après tout, suis-je né de nouveau ? Me suis-je suffisamment humilié ?

Puis un autre jour : C'est cela, Dieu m'a abandonné, Il a raison, je n'ai pas mérité d'être son enfant. Si telle ou telle chose n'était pas arrivée dans ma vie, alors je serais exaucé. Pendant quelques jours je suis tellement malheureux que je me prends à envier ceux qui sont morts. Cependant chaque soir j'ajoute un nouveau trait sur la paroi.

C'est en me souvenant d'un passage du « Voyage du Chrétien » de Bunyan que je retrouve ma stabilité spirituelle. Je revis ce passage où Chrétien et Plein d'Espoir sont dans le Château du Doute et, grâce à Dieu, me voici de nouveau rassuré :

– Oui, Seigneur : Toute désobéissance et toute transgression ont reçu une juste rétribution ! Oui, Jésus est vainqueur et Il vit ! Alléluia ! Sois loué, Seigneur, pour Ton amour et pour Ta fidélité infinis !

NOËL... RENCONTRE DE CHRÉTIENS

Noël arrive avec tout son cortège de souvenirs d'enfance et apporte une note de nostalgie douloureuse.

Dans le grand dortoir du camp, quelques camarades chantent : «Le Noël de chez nous. Noël de la France...»

Aucun feu ne vient nous réchauffer en ce froid décembre, le combustible se fait rare et il est interdit de faire une flambée. La plupart de mes compagnons, allongés sur la paille, se laissent aller à la rêverie, chacun pense aux siens, là-bas, si loin. Depuis plus de six mois ils sont sans aucune nouvelle. Le front nous sépare, de sorte que plus rien ne nous parvient de France.

Je me glisse hors du camp et me dirige à travers les ruines du côté d'Eppendorf. Je sais qu'à l'Abendrothsweg, il y a une petite chapelle appelée Bethanien. Lorsque j'arrive, la fête a commencé.

La chapelle est bondée. Tout de suite je me sens pénétré par une joie indéfinissable, la joie de Noël. Le sapin illuminé éclaire les visages. Cette atmosphère de Noël m'émeut tellement que je ne puis retenir mes larmes. Et lorsque les enfants chantent de leurs voix si douces le «Stille Nacht» (*Voici Noël!*), j'ai de la peine à retenir mes sanglots.

Je remarque que dans cette assemblée chrétienne beaucoup de personnes sont en deuil. Le prédicateur, un véritable apôtre, apporte le message de Noël avec tant de foi et de sincérité que je me sens empoigné par ces paroles d'amour. C'est un Allemand, ce sont des Allemands ceux qui m'entourent, mais en eux je vois des frères en Christ. Je sais qu'ils ne sont pas à

l'origine de cette terrible guerre qui divise les peuples. Au contraire, ils souffrent comme moi de cet état de choses.

«Paix sur la terre et bonne volonté envers tous les hommes !»

Parmi tous ces enfants de Dieu rassemblés là, on ne remarque pas de différences sociales. La plupart n'ont plus de chez-soi, ils ont tout perdu dans les bombardements. Ils ne forment qu'une même famille spirituelle et Christ les unit.

La fête continue par des chants magnifiques et un programme qui, j'en suis certain, ne serait pas agréé par les autorités nazies. Je suis très étonné de tant de courage. Le prédicateur continue :

– Frères, dit-il, humilions-nous pour les fautes de nos autorités et que Dieu accorde à notre peuple la grâce de se tourner vers Lui avec son péché et sa misère.

Puis, après un dernier chant d'ensemble, la fête se termine. L'évangéliste se dirige du côté de la sortie pour saluer chacun. Lorsque je passe, il paraît tout étonné de voir ma veste militaire française. Il me serre la main et me pose aussitôt cette question :

– Etes-vous un enfant de Dieu, un racheté ?

Sur ma réponse affirmative, il me serre encore la main avec effusion.

– Pour nous, chrétiens, il n'y a pas de frontières, nous sommes un en Lui n'est-ce pas, me dit-il.

Je sens que l'Esprit de Dieu nous unit en ce moment et je réponds :

– Oui, nous sommes frères !

D'autres personnes nous entourent, veulent savoir qui je suis, d'où je viens, demandent à voir la photo de ma femme et de mes enfants.

La Sœur supérieure de l'Hôpital Martinistrasse m'invite à déjeuner pour le dimanche suivant avec les sœurs de cette institution. Enfin, j'ai trouvé une famille !

LA SAINTE-CENE

Le dimanche suivant je suis à la chapelle. Elle est à nouveau remplie jusque dans les plus petits recoins. Je me suis installé au fond, vers la porte de sortie.

Après un vivant message à la gloire de Jésus, l'assemblée se prépare à prendre la sainte-cène. Il y a des années maintenant que je n'ai pas pris la communion.

La cérémonie est très touchante. Par groupes de douze, les fidèles convertis et nés de Dieu, s'avancent vers l'estrade où des frères officiants récitent des versets de la Parole de Dieu. Les communiants à genoux reçoivent le Pain et le Vin des mains de ces frères. Tout se fait avec ordre et l'Esprit de Dieu est à l'œuvre. Je me sens béni par ces messages.

Je ne peux me décider à m'approcher. Je sais que les lois nazies ne me permettent pas, à moi déporté, de me joindre aux manifestations civiles ou religieuses. Les derniers communiants sont encore à genoux et dans le recueillement attendent la bénédiction de ce jour, lorsqu'une voix se fait entendre dans la salle, une voix forte, celle du prédicateur :

– Nous avons parmi nous un cher frère de Paris, un frère en Christ. Nous aurions une grande joie s'il acceptait de prendre la communion avec nous.

Il me fait en même temps signe d'approcher. Je traverse l'assemblée recueillie et me mets à genoux avec les derniers communiants. L'instant est inoubliable. Quand nous nous relevons, un sergent de la Wehrmacht et un officier invalide qui étaient agenouillés à mes côtés me serrent la main avec émotion.

A midi, je suis reçu par les sœurs de l'hôpital. Dans le grand réfectoire elles sont environ 150. Cet hôpital est un des rares bâtiments qui aient échappé à la destruction. La Sœur directrice me fait asseoir à côté d'elle. C'est une femme à l'allure très noble qui paraît avoir dépassé la soixantaine. Lorsque toutes les places sont occupées, elle se lève, agite une sonnette : Tout le monde se tient debout, une prière s'élève, puis un chant à l'unisson. Elle me présente ensuite :

– Nous avons le plaisir, dit-elle, d'avoir parmi nous aujourd'hui un enfant de Dieu de Paris. J'ai parlé avec lui ce matin et je puis dire avec joie que lui aussi a été régénéré par la puissance de Dieu et par Sa grâce. Il est donc notre frère en Jésus, comme tous ceux qui, dans le monde entier, appartiennent au troupeau des rachetés. Nous lui souhaitons la bienvenue et, s'il y a parmi ses camarades de camp, d'autres frères qui sont seuls dans cette ville, ils trouveront toujours ici un refuge. Bienvenue à notre frère !

Après le repas, la Supérieure rend grâce. Puis sur un signe de sa part, une sœur s'approche et dépose devant moi un petit paquet.

– Votre cadeau de Noël, dit-elle.

Je les remercie toutes de leur bonté à mon égard et prends congé d'elles.

Arrivé au camp, je déballe mon cadeau et découvre quelques gâteaux à l'anis. Ce sont les premières douceurs que je goûte depuis un an !

Je suis édifié par l'exemple de ces sœurs en Christ qui se dépensent sans compter pour sauver les vies et les âmes, et dont l'existence est toute de sacrifice. Dieu regarde au cœur et Il saura au grand jour récompenser tant d'amour pour les autres, puisqu'un verre d'eau donné à l'un de ces plus petits aura sa récompense.

Je n'oublierai jamais les "Bethanienschwestern" de Hambourg !

DIEU AGIT !

Quelque temps après, je suis chargé de construire un abri contre les bombardements, destiné à des membres du parti et particulièrement à la famille de l'Oberregierungsrat Busse, personnalité représentant la ville de Hambourg à Berlin.

M. Bartholomay, dont j'ai déjà cité le nom, s'occupe des travaux. Il me met en relation avec M. Busse qui en fait l'inspection. Aussitôt je vois là une occasion magnifique d'exposer à ce haut personnage, si influent, la chose qui me tient à cœur. M. Bartholomay présente également mon affaire à celui-ci qui, après réflexion, déclare être d'accord de s'occuper de moi auprès du Reichsführer SS lui-même. Il me demande divers renseignements et prend connaissance de mon dossier.

– Il arrivera bien un jour une réponse, me dit-il.

Quel changement dans la situation ! Ce même soir, c'est comme si j'avais des ailes pour rentrer au camp. En arrivant, sans prendre le temps de me dévêtir ou de m'asseoir, je vais directement à la paroi et j'ajoute un grand trait à la suite.

Mes camarades se demandent certainement ce qui m'arrive et me regardent étonnés. En quelques mots je leur explique ma rencontre, mais ils ne sont nullement convaincus et font objection sur objection.

– Avec toutes tes démarches auprès des autorités de ce pays, tu finiras par avoir des ennuis, me disent-ils.

La vie est devenue insupportable à Hambourg. Les bombardements redoublent. Le soir, aussitôt notre maigre repas avalé, nous partons vers les abris. Lorsque les bombardiers attaquent Berlin, ils survolent Hambourg au retour et déchargent sur nous les bombes qu'ils ont encore. Il faut attendre très longtemps avant de pouvoir regagner le camp. Les abris ne sont pas sûrs. Les bombes ont une telle puissance que plus rien ne leur résiste. De plus, les Alliés jettent à présent des bombes de dix tonnes.

Un jour, je me trouve dans un petit abri avec quelques camarades, mais à peine le bombardement a-t-il commencé que je suis saisi d'une grande angoisse et ne peux plus rester à cet endroit. Il me semble entendre une voix me dire : « Ne reste pas ici ! »

– Nous sommes en danger, qui vient avec moi ? dis-je à mes camarades.

Deux seulement m'accompagnent et nous nous réfugions dans les ruines. Nous sommes à peine à terre (lorsque les bombes tombent, il faut se coucher sur le dos et garder la bouche ouverte) que deux bombes de

fort calibre s'abattent sur l'abri que nous venons de quitter et explosent avec un bruit fantastique; suit alors une pluie de briques, de poutres et de ferraille. Je crie et mes compagnons ne m'entendent pas. Ils crient et je ne les entends pas. Nous sommes comme assommés par l'explosion et le déplacement d'air. L'abri n'a pas résisté et après le bombardement nous n'en retirons que des cadavres. Dieu m'a préservé encore une fois.

Nous ne prenons plus la peine de nous déshabiller le soir, car parfois les bombardiers nous surprennent en même temps que le son lugubre de l'alarme. Nous n'avons presque plus de repos. Le dimanche, alertes et bombardements débutent déjà le matin.

Un samedi après-midi, après un bombardement, on vient me chercher au camp pour me conduire à la Pressehaus (*Bureau de la Presse*) avec 12 autres camarades. Le bâtiment a été atteint par des bombes de petit calibre.

Un employé d'état m'attend et me montre les travaux que je dois exécuter. Il me confie :

– C'est ici le bureau du Représentant du Ministre de la Production. C'est un personnage très important, ses pouvoirs sont très étendus. Arrangez-vous comme vous voudrez, mais il importe que les travaux de réfection soient entièrement terminés pour demain dimanche à 20 heures. A ce moment-là une équipe viendra vous remplacer pour installer le bureau : téléphone, chaises etc. Tout doit être en place. C'est une surprise que nous réservons à notre chef.

Nous nous mettons à l'ouvrage et travaillons le samedi après-midi, toute la nuit et le dimanche jusqu'à 19 heures. Tout est fini et même une couche de

peinture donne au bureau un aspect assez classique. Nous sommes fourbus et nous en allons après avoir donné un dernier coup de balai. Tout est propre.

Le lundi matin, la Police fait savoir à M. Bartholomay que je dois me présenter auprès des Services de M. Theilt pour essayer d'obtenir une pièce déclarant qu'il m'autorise à me rendre en Suisse. L'Oberregierungsrat Busse réclame cette pièce qui, de plus, doit être signée par le Gauleiter Kaufmann.

M. Bartholomay écrit un mot d'introduction pour me présenter chez M. Theilt dont le bureau se trouve, dit-il, à la Pressehaus. Je m'y dirige immédiatement et cherche à me repérer dans ces innombrables couloirs. Quelle n'est pas ma stupéfaction de me retrouver sur les lieux mêmes où 18 heures auparavant j'ai exécuté les travaux et de lire sur la porte que j'ai placée moi-même : Dr. Theilt ! Je frappe et l'employé d'Etat, le même qui m'a ordonné les travaux, vient m'ouvrir. Tout d'abord je ne l'ai pas reconnu, car il est en uniforme de fonctionnaire, mais lui me reconnaît et me dit avec un sourire :

– Ah ! c'est vous, avez-vous oublié quelque chose ?

Je lui remets la lettre d'introduction. Il me fait asseoir et entre dans le grand bureau, d'où il ressort aussitôt après et me dit :

– M. Theilt téléphone à M. Bartholomay pour demander des précisions sur votre cas.

Au bout de quelques minutes il m'introduit dans le bureau.

– Herr Doktor, dit-il, voici l'homme qui a fait les travaux de réfection de votre bureau.

Le haut fonctionnaire me fait signe d'approcher, me tend la main et me remercie d'avoir travaillé avec tant de célérité.

J'aperçois sur le bureau quantité d'objets, paquets, bouteilles de Cognac et vins fins. Je comprends que M. Theilt a son anniversaire et les nombreux fonctionnaires qui se trouvent là sont venus pour le féliciter.

– Alors c'est vous qui vous appelez Dapozzo ? Et il prononce mon nom avec un fort accent allemand. Ainsi, vous voulez aller en Suisse, visiter votre famille ? Mais bien sûr que vous irez en Suisse s'il ne tient qu'à moi ! s'écrie-t-il.

Puis, avisant une dactylo :

– Ecrivez, dit-il. J'autorise Dapozzo Erino à partir immédiatement en Suisse pour voir sa femme qui est gravement malade.

Je me récrie :

– Elle n'est pas gravement malade !

– Taisez-vous ! me répond M. Theilt avec autorité. Je ne vous parle pas et vous n'avez rien à déclarer, c'est moi qui déclare.

Puis il signe sa déclaration qu'il me remet en trois exemplaires.

Je retourne auprès de M. Bartholomay qui se chargera de faire signer la même pièce au Gauleiter Kaufmann. Il faut attendre...

A présent l'Oberregierungsrat Busse va rencontrer Himmler à Berlin, mais celui-ci se laissera-t-il convaincre ?

Les semaines passent, n'apportant aucun changement. Chaque soir je regarde la paroi. Que de traits ! Pas loin de 150 !

Je reçois une lettre de ma femme qui me supplie de faire mon possible pour me sauver en Suède. Elle me parle en termes couverts, mais je comprends à travers ses lignes que la guerre s'approche de nous. Je me demande comment cette lettre m'est parvenue après avoir passé la censure. Tous les termes et annotations bibliques sont découpés.

Je suis le seul parmi des milliers et des milliers de déportés qui reçoive de temps à autre des nouvelles. Les déportés des autres Lager viennent «aux nouvelles» car ma femme m'écrit toujours quelques informations sur la France libérée. Justement dans la lettre que je viens de recevoir il y a un timbre de la Nouvelle République de Charles de Gaulle. C'est un événement. Ce timbre fera le tour de tous les camps. Chacun veut voir ce petit carré de papier qui vient de la France libérée !

RENCONTRE

Un soir, j'emprunte la ligne qui conduit vers l'Alster pour rentrer au camp. Comme des fantômes, les tramways de ce réseau se dirigent vers Dammtor et semblent vouloir apporter une dernière note de vie au milieu de ces nombreuses ruines et de ces amoncellements de décombres.

En face de moi, assis dans une des voitures du tram, un homme de taille moyenne me considère attentivement. C'est un employé de chemin de fer. Son regard est bon, mais je me demande pourquoi il me dévisage ainsi.

Soudain il m'adresse la parole et s'informe de ma nationalité.

– Je pense que vous êtes catholique, dit-il.

– Non, je suis chrétien évangélique, est ma réponse.

Il a l'air très intéressé.

– Chrétien évangélique, continue-t-il, converti ?

– Oui, converti, dis-je.

Mais il veut aller plus loin et la conversation prend une tournure qui me plaît infiniment.

– Né de nouveau ? dit-il encore.

– Oui, par la grâce de Dieu et par la Parole.

Il paraît très heureux et ses yeux disent toute sa joie. Il me serre fortement la main.

– Tu es de France, dit-il, et moi je suis Allemand, mais nous appartenons tous deux à la même famille.

Je suis très ému de ces paroles fraternelles. Avant d'arriver à destination il inscrit son adresse sur mon calepin.

– Viens me voir un soir, dit-il. Il nous est interdit à nous Allemands de recevoir des étrangers, mais viens tout de même, j'en aurai un grand plaisir.

Quelques jours après cette rencontre, je prends la résolution de me rendre chez ce frère en Christ. En cachette, je me glisse hors du Lager dont les portes sont fermées à partir de 19 heures et me dirige vers l'endroit indiqué sur mon calepin. Lorsque j'arrive sur place, je me rends compte avec douleur que plusieurs habitations ont été récemment atteintes par les bombes, et parmi celles-ci, l'habitation du frère n'est qu'un monceau de ruines.

Après m'être informé, j'apprends que lui-même a été transporté à l'hôpital.

Le dimanche suivant je fais une demande aux Services de Police et je reçois l'autorisation de faire une visite à l'hôpital. Ainsi je retrouve celui que je cherchais. Il est couché dans un lit blanc, j'ai de la peine à le reconnaître tant il est pâle. Lui, par contre, m'a parfaitement reconnu dès mon entrée dans la salle.

– Comme je suis heureux que tu sois venu, cher frère, dit-il. Approche-toi.

Après m'avoir serré la main il continue.

– Tu vois, je suis grièvement blessé et dans ce même bombardement j'ai perdu ma femme et ma fille.

Je ne sais que lui répondre. Il y a parfois des douleurs pour lesquelles on ne trouve pas de paroles de consolation. Mais le blessé continue :

– Vois-tu, cher frère, toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu et nous pouvons tout prendre de Sa main, par grâce.

Le spectacle de ce frère qui, dans sa faiblesse et dans les meurtrissures de sa chair et de son âme, apporte un tel témoignage à la Parole de Dieu, m'arrache les larmes.

– Je pense que je vais bientôt partir, reprend-il, mais c'est un départ pour la Cité Céleste. Et toi aussi, cher frère, tu viendras nous rejoindre. Le Seigneur est proche !

Mon émotion est grande et je sens mon cœur battre fortement.

Nous nous quittons.

– Auf Wiedersehen ! dit-il avec un sourire.

Peu de temps après, j'apprends qu'il est parti heureux dans la Gloire !

C'est un frère allemand parmi une multitude d'autres.

Comme elles me paraissent encore plus vivantes après cette rencontre, les paroles de l'apôtre Paul :

« Désormais nous ne connaissons plus personne selon la chair.

Et même si j'ai connu Christ dans la chair, je ne le connais plus de cette manière. »

UNE BONNE NOUVELLE

Quelques semaines s'écoulaient. Enfin, un matin M. Bartholomay me fait savoir que je dois me présenter à la Police. Mon visa est arrivé, me dit-on. M. Nohr, Chef de Police, m'attend ce matin même à son bureau.

Je me hâte, je cours, je chante, je suis transporté de joie. Arrivé au Polizeipräsidium, on m'introduit immédiatement dans le bureau de M. Nohr. Assis à sa table de travail, cet homme déjà d'un certain âge me considère attentivement.

– C'est vous Dapozzo ? me demande-t-il.

Sur ma réponse affirmative il ouvre un tiroir et en sort un dossier. Mon cœur bat à se rompre. Il se lève et s'adresse de nouveau à moi :

– Nous n'y comprenons plus rien, dit-il, vous êtes un travailleur étranger, vous êtes de Paris et vous obtenez à présent un visa pour visiter votre famille en Suisse ! Une chose de ce genre ne s'est encore jamais vue en Allemagne, continue-t-il. Vous êtes certainement le seul parmi des millions – au moins 14 millions d'êtres

de votre condition – qui ayez obtenu une telle faveur. Que ne donnerais-je pas pour avoir ce privilège !

Et il m'en explique toute la portée. Il me tend enfin mon dossier et dit :

– Lisez !

Je lis :

«Genehmigt (*agréé*), Reichsführer SS, Himmler.»

On établit mon visa sur mon passeport et l'on me souhaite un bon voyage. Je sors enfin du Polizei-präsidium, mon visa sur le cœur. Ma joie est si grande qu'il me semble devoir arrêter tous les passants et leur dire : Voyez Monsieur, voyez, Madame, j'ai un visa pour la Suisse, Dieu m'a exaucé ! Je me mets à courir, j'ai hâte de rencontrer mes camarades.

Quel événement ! Chacun veut voir, chacun veut savoir !

– C'est formidable, disent les uns.

– Fantastique ! ajoutent les autres.

– C'est un miracle ! disent quelques-uns.

Le même soir, au camp, je ne fais pas de trait à la suite des autres, mais en présence de tous les camarades de ma chambrée, je mets un point final. Au-dessous de cette longue lignée de traits au crayon, j'inscris :

«Et Dieu dit : Que la lumière soit !

Et la lumière fut.»

FRIEDRICHSRUH

C'est là que s'est replié le Consulat suisse, dans la propriété des Princes de Bismarck.

J'arrive dans la petite gare de Friedrichsruh au moment où un bombardement lointain fait rage. On assure que c'est Brême qui est attaqué. Les bombes doivent être de gros calibre car le petit bâtiment est entièrement secoué par les explosions et nous nous trouvons cependant à 80 km de là.

Enfin voici le beau château de Bismarck enfoui dans une magnifique forêt. Quand je passe devant l'entrée, j'aperçois un immense étendard aux couleurs de la Suède. Dans le jardin, assis à de petites tables, des groupes mixtes devisent en se restaurant. Leur uniforme m'intéresse particulièrement. On m'explique que c'est une colonne suédoise.

Un officier s'approche du portail, la démarche noble. Il paraît être le chef. Ce sera plus tard seulement que je reconnaitrai sur la couverture du livre intitulé «La Fin» ce même personnage que j'ai aperçu le 13 mars à Friedrichsruh. C'est le Comte F. Bernadotte de Suède, venu ici pour solliciter un entretien avec Himmler afin d'étudier la possibilité de rapatrier des prisonniers scandinaves par le moyen de la Croix-Rouge suédoise.

J'aperçois également une partie de la fameuse colonne suédoise détaillée dans le livre mentionné ci-dessus.

Je suis très bien reçu au Consulat suisse, mais on ne peut apposer de visa sur mon passeport. Il faut attendre de nouvelles démarches qui seront faites à Berne cette

fois-ci. Il faut attendre. Moi qui avais déjà préparé mon baluchon et qui croyais partir le lendemain !

Attendre !

Je retourne à Hambourg. En arrivant à Billwärder-Morfleth, je suis surpris par un bombardement. Je consulte mon calendrier : c'est le 115ème depuis mon arrivée en Allemagne.

Ma demande de visa est en route pour la Suisse.

Va-t-elle parvenir à Berne ? Les trains et convois sont attaqués sans arrêt par l'aviation alliée et très souvent le courrier n'arrive pas à destination.

Des semaines passent encore et enfin je reçois une convocation me priant de retirer mon visa pour la Suisse à Friedrichruh.

Nous sommes le 23 mars. Voilà 6 mois que j'ai commencé mes démarches. Ma joie est si grande que je ne peux presque pas dormir. Je vais pouvoir enfin partir pour Belp, revoir ma femme et mes enfants !

Le 24 mars, je suis à Friedrichruh de bonne heure. En pénétrant dans les locaux du Consulat, j'aperçois le Consul M. Zehnder qui me salue avec un sourire. Qui aurait pensé que quelques jours plus tard cet homme si hautement estimé perdrait la vie ainsi que sa femme, au cours d'un bombardement !

Enfin on me remet mon visa. Tout est en ordre. Tout est là.

A mon retour, je fais un bout de trajet dans la forêt. Comme je suis heureux ! J'ouvre mon passeport. Je sais qu'en ce moment c'est un document d'une valeur inestimable. Certaines personnes offriraient des millions pour posséder ces deux visas qui conduisent à la liberté.

Je me mets à genoux dans ce bois et mes larmes coulent, des larmes de joie.

Je mesure en ce moment toute l'étendue de l'aide du Seigneur :

1943 – Condamné à mort par un tribunal militaire allemand. Gracié et envoyé dans un camp de la Sarre.

Noël 1943 – Permission miraculeuse à Paris. Tentative de fuite en Suisse. Arrestation. Nouveau départ pour l'Allemagne.

1945 – Visa allemand – Visa suisse.

Oui, je pleure de joie devant ce passeport étalé sur les feuilles mortes. Je vais enfin revoir mes bien-aimés ! Comme ils ont dû changer ces petits ! Vont-ils me reconnaître ?

Arrivé à Hambourg, je me présente au guichet et demande un billet Hambourg-Thun. L'employé des Lignes Internationales est stupéfait. Il contrôle mon passeport, va s'informer et revient vers moi.

– Vous en avez de la chance ! me dit-il avec un soupir. Mais je dois vous donner un billet aller et retour car d'après votre passeport vous devez rentrer à Hambourg dans un mois. Vous avez 30 jours de permission.

Je vais prendre congé de M. Bartholomay et de sa femme qui ont été si bons envers moi et envers tous les déportés du camp. N'est-ce pas Dieu qui a placé cet homme sur ma route pour m'aider dans mes démarches ? Ils sont tous deux très émus.

– Souvenez-vous de nous, me disent-ils. Nous allons passer des moments très difficiles. Notre pays va être envahi. Si nous restons en vie, peut-être nous reverrons-nous un jour.

Samedi soir 24 mars. Dernière course aux abris. Je prends congé des personnes qui me connaissent, des enfants.

– Reviens vite, Onkel ! me crient-ils et tous veulent m’embrasser à la fois.

Dimanche 25 mars. Je prends congé de mes camarades de souffrance. Je ne puis m’empêcher de pleurer en les quittant dans les circonstances actuelles.

Nous nous dirigeons vers la gare principale. Je dis «nous» car plusieurs camarades m’accompagnent. C’est le moment de se quitter. Nous nous embrassons tous. Mon cher camarade Baranzelli, celui que j’ai déjà mentionné plus haut, qui était tellement attaché aux siens et les aimait d’un amour si grand et si beau, mon meilleur ami dans les combats et les difficultés, Baranzelli a les larmes aux yeux, et moi je ne puis retenir les miennes.

– Adieu ! cher Baranzelli, cher camarade !

Quelques jours plus tard il succombera sous un bombardement, tué à une centaine de mètres de notre Lager.

LE RETOUR

Mon train s'ébranle en direction de Berlin, car les communications ouest par Würzburg sont coupées. Les voies sont détruites.

Ce voyage sera périlleux. A chaque instant le train doit s'arrêter. Les avions alliés attaquent les voies de communications et mitraillent convois et lignes de chemin de fer. Il faut sortir des voitures et se sauver dans la campagne. Les avions bombardent les locomotives qu'ils cherchent à mettre hors de service.

A Wittenberg notre train est en gare, prêt à poursuivre sa route lorsque l'alarme retentit. Les bombardiers apparaissent aussitôt. J'en compte environ 200. Dans le train c'est l'affolement. Des ordres sont donnés. Défense de quitter sa place. Les abris de la gare sont déjà trop pleins, il n'y a plus de place. Les appareils sont au-dessus de nous. Vont-ils attaquer ? Si c'est le cas nous sommes tous perdus et chacun regarde passer à mille mètres en dessus de nous les grands appareils. L'angoisse se lit sur tous les visages. Aucun avion allemand ne se montre et des soldats indignés crient :

– Göring, wo bist Du ? (*Göring, où es-tu ?*)

Enfin ils ont passé, sans lâcher de bombes, mais cela fait tout de même une étrange impression lorsque des tonnes de bombes vous survolent de si près !

Le train s'ébranle à nouveau et nous arrivons à Berlin avec 4 heures de retard. Me voici à l'Anhalter Bahnhof où je dois attendre 19 heures avant de repartir.

A 17 heures, le train est déjà bondé de réfugiés et j'ai de la peine à me placer dans le couloir. Au loin on entend le canon.

– Ce sont les Russes, dit un voyageur.

Et comme le train part en direction de Leipzig, les sirènes annoncent l'alerte. Le train s'enfonce dans la nuit, tous feux éteints. Nous avons à peine quitté la ville que nous apercevons de notre couloir le bombardement de Berlin. Ce sera pour moi la dernière vision de bombardement.

Toute la nuit nous sommes debout dans le wagon. Les voyageurs appréhendent le jour, car les trains sont mitraillés dans cette région.

Nous passons Leipzig et arrivons à Iéna. Puis voici le jour. Bien des fois nous devons nous sauver dans les bois qui bordent la voie ferrée. Lorsque le train s'arrête, il faut faire passer d'abord les femmes et les enfants par les portières. D'autres voyageurs les prennent à bout de bras, puis il faut courir de toutes ses forces pour se mettre à l'abri. Nous, les hommes, sommes toujours chargés d'enfants, parfois un sur les épaules et deux autres que nous tirons de chaque main.

Enfin j'arrive sain et sauf à Augsburg. La gare a un aspect désolant. Elle a été bombardée le jour auparavant. Des wagons, des locomotives sont endommagés le long des voies. Je remarque même un train de la Croix-Rouge entièrement déchiqueté.

– Il contenait de pauvres blessés, nous dit un employé de gare.

Que cette guerre est atroce et meurtrière !

A Kempten, en Bavière, je ne trouve pas de train pour continuer mon voyage, les lignes sont toutes détruites. J'avise un chauffeur à côté de son camion.

– Où allez-vous ? lui dis-je.

– A Lindau, au Lac de Constance.

Le Lac de Constance ! Combien ce nom est riche d'espoir !

– Pouvez-vous me prendre avec vous, lui demandé-je encore.

– Il n'y a rien à faire, vous êtes étranger.

Evidemment il m'a bien identifié car je porte toujours la veste de l'Armée française et un pantalon militaire italien. Cela fait un drôle de contraste. Mais je comprends que l'homme flaire une petite affaire. La vie est devenue difficile en Allemagne et avec un cadeau on obtient ce que l'on désire.

Je sors de ma poche une demi-livre de café, de vrai café en grains. Lorsque je me trouvais à Hambourg j'avais reçu, par l'intermédiaire d'une firme de Zurich, un colis que m'adressaient des chrétiens suisses. Or, un kilo de café se paie maintenant 2000 RM.

– Voici une demi-livre de café, dis-je au chauffeur.

– Faites voir, dit-il et il s'assure du contenu.

– Ça va, montez ! ajoute-t-il en empochant le café avec une satisfaction évidente.

Une heure plus tard nous quittons Kempten dans la nuit. Enfin je puis prendre un peu de repos. Dans la cabine, à côté du chauffeur, je m'endors profondément. Depuis que j'ai quitté Berlin je suis resté 28 heures debout dans le couloir du wagon.

Au petit jour nous arrivons à Lindau. Le chauffeur me dépose au bord du Lac de Constance. Lentement le jour se lève et au loin je distingue les rives de la Suisse et ses montagnes.

Je tombe à genoux devant ce spectacle et remercie le Seigneur pour cette grande délivrance. Que Dieu est grand ! Combien Ta bonté est grande, ô Eternel ! Je

pleure de joie car devant moi s'étend le pays de la Liberté !

Je pars pour Bregenz où se trouve le contrôle allemand. Quantité de réfugiés stationnent là, ne sachant où se loger. La gare est encombrée. On remarque des personnes de haut rang chargées de valises et de ballots. Tous désireraient passer en Suisse, mais évidemment seuls ceux qui sont possesseurs de visas le peuvent, car le contrôle est très sévère.

Trois personnes seulement sont acceptées par les inspecteurs : Un citoyen suisse, sa femme et moi. On nous enferme dans un wagon, six inspecteurs de police nous accompagnent. Il est bien curieux ce convoi : un seul wagon traîné par une locomotive.

Nous arrivons à St. Margrethen. Contrôle des douanes allemandes, puis contrôle suisse. Les fonctionnaires suisses me semblent affables et complaisants. Me voilà finalement en territoire helvétique. Je fais quelques pas sur cette terre libre. Combien de pensées traversent mon esprit ! Est-il possible que je foule ce sol si ardemment désiré ? Je me baisse et prends une poignée de terre dans les mains, cette terre de l'Helvétie.

Je me retourne et regarde du côté de l'Allemagne que je viens de quitter, ce pays qui me laisse de si douloureux souvenirs. Je pense aux camarades restés là-bas. Au loin le canon gronde.

– On se bat en Alsace, me dit un homme.

Le monde enfin va être délivré de cette terrible calamité. L'Allemagne aussi sera délivrée de ce régime de terreur et les chrétiens véritables, si nombreux dans cette nation, ne seront plus opprimés sous le joug de fer du nazisme.

Voici l'express qui va me conduire à Berne; il entre en gare et repart après un court arrêt. Cette fois je roule en Suisse. Les wagons sont propres et partout les glaces des compartiments sont entières. Une impression de sécurité, de bien-être m'envahit. Tout est nouveau pour moi. Je considère mes compagnons de voyage. Ils sont calmes, aucune trace de nervosité ne se lit sur leurs visages. Je constate soudain que les wagons sont éclairés et que les rideaux ne sont même pas baissés. Je ne comprends plus, je vis comme en un rêve.

Des personnes m'adressent la parole. Elles sont sûrement intriguées par mon allure et par mon vêtement un peu ridicule. On veut savoir ce qui se passe de l'autre côté et l'on me pose question sur question. J'ai ainsi l'occasion de rendre témoignage de la bonté de Dieu envers moi. Je leur parle de mon visa et leur montre mon passeport.

– Savez-vous pourquoi j'ai obtenu cette pièce d'un prix inestimable ? Je l'ai obtenue parce que des chrétiens, de véritables enfants de Dieu, parmi lesquels se trouve ma femme, ont prié pour moi.

Le soir vers 20 heures 30 environ nous arrivons à Berne. Les personnes qui se trouvaient avec moi dans le compartiment m'emmènent au buffet de la gare. On me fait servir des sandwiches et du café au lait. Une autre personne qui a fait le voyage avec nous depuis Zurich parle à ses voisins de table. On me serre la main. Je regarde ces gens qui mangent tranquillement et vivent normalement.

Sur les tables, toutes sortes de mets que je n'ai pas vus depuis des années. Est-il possible qu'au milieu de cette tourmente il y ait ici une telle abondance !

Mon vis-à-vis m'avertit que le train pour Belp va bientôt partir. Avant de quitter la salle, une jeune fille m'apporte un petit paquet de chocolat.

– Pour vos enfants, dit-elle simplement.

Le train m'emmène à Belp où j'arrive à 22 heures. Je suis très ému de me trouver devant la petite gare. Je regarde la rame disparaître dans la nuit. Me voici au terme de mon voyage. Pas très loin de la station, j'aperçois la maison où se trouvent les miens.

De nouveau mon cœur bat très fort. Marguerite est-elle encore debout ? Il y a de la lumière dans la salle à manger. Très doucement, sans faire de bruit, je gravis les quelques marches qui conduisent à la galerie. De cet endroit je peux voir dans la chambre éclairée et je l'aperçois alors.

Oui, c'est bien elle, c'est bien ma chère femme ! Je la trouve passablement changée. Comme elle a dû souffrir ! Elle ne m'a pas vu, elle tricote un pull-over de laine. Son visage est très inquiet, car elle écoute justement les nouvelles de la bataille d'Allemagne.

Je frappe doucement au carreau, mais elle ne me distingue pas bien dans la nuit et regarde tristement du côté où je me trouve. Je frappe encore une fois, puis une troisième plus fort. Enfin, Marguerite se rend compte qu'il y a quelqu'un derrière la croisée. Elle se lève et s'approche de l'endroit où je me trouve.

– Qui est là ? dit-elle presque craintive.

Mais, à la lumière qui s'échappe de la fenêtre, elle me reconnaît.

– C'est toi ! dit-elle avec émotion.

Elle court à travers la pièce, éteint la lumière, rallume, éteint à nouveau et allume encore. J'ai l'impression qu'elle est dépassée par les événements et

ne sait plus où elle en est. Elle court m'ouvrir la porte, mais dans son agitation, elle n'arrive pas tout d'abord à faire tourner la clé dans la serrure.

Enfin elle est là devant moi. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre, incapables de prononcer une parole. Enfin nous voilà réunis !

Puis c'est le tour des enfants. Oui la joie est grande !

CONCLUSION

Pourquoi toutes ces souffrances passées ? Il n'importe pas pour le chrétien de regarder en arrière et de se lamenter. Au contraire, il doit regarder vers cette Lumière glorieuse de l'Évangile et compter sur les promesses de la Parole de Dieu. *«Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu».*

Il est important, si nous voulons être heureux, de laisser nos sentiments et nos «pourquoi» de côté. Le Seigneur ne fait point de faute et je Le remercie de m'avoir permis de passer par ces chemins d'épreuve car j'ai pu parler du Sauveur à ces pauvres âmes avec lesquelles j'ai été en contact.

A Celui qui nous a aimés et lavés de nos péchés, à Lui soient gloire honneur et puissance !

Les voies de Dieu sont merveilleuses. Il prend soin des siens. Dans la fournaise de l'épreuve, l'enfant de Dieu a un appui. Il regarde vers Jésus et ceux qui tournent vers Lui les regards sont rayonnants de joie. Ils ne sont pas confus car ils ont en vue la rémunération.

Leur vie ne dépend pas des circonstances, des difficultés, de la guerre et de ses suites, du bon ou du mauvais renom.

L'enfant de Dieu est heureux parce qu'il a l'assurance que ses péchés sont pardonnés et que son nom est écrit dans le Livre de Vie. Seule cette assurance donne la paix à l'âme.

Ne nous abusons donc pas par des raisonnements et de faux sentiments religieux. Ne nous abandonnons donc pas à une fausse sécurité ou encore à notre propre justice. Mais ouvrons la Bible, la Parole de Dieu, et croyons à ce qu'elle nous dit. *Quiconque ne naît de nouveau ne peut entrer dans le Royaume de Dieu.* Et encore : *Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur.* Posons-nous donc une fois la question : Suis-je né de nouveau ? Ai-je été sanctifié ?

Si nous n'avons pas fait cette expérience, nous n'hériterons pas le Royaume de Dieu et nous sommes sur le chemin de la perte.

Dès aujourd'hui, en ce moment, croyons donc à la Parole de Dieu et libérons-nous des artifices d'une religion qui jusqu'à ce jour nous a tenus sous l'esclavage du péché ou d'une mystique vide et sans consolation !

Regardons vers la victoire qui est Jésus, lequel nous a apporté la délivrance, comme nous le trouvons écrit dans Sa Parole : *«Celui que le Fils affranchit est entièrement libre»* ou encore : *«Jésus... en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés.»*

Cette foi seule m'a soutenu durant cette période de souffrance en Allemagne et la certitude du pardon des péchés est à la base de mes expériences de chrétien déporté. Elle fut ma joie, ma force et mon refuge.

Lecteur, qui que tu sois, pose-toi également la question et, tel que tu es, viens à Jésus, le Sauveur. Apporte-Lui le fardeau qui t'opprime et ensuite crois de tout ton cœur à la délivrance qui est un fait acquis. Crois au sang de Jésus qui purifie de tout péché et alors seulement tu réaliseras une vie de vainqueur.

*

Erino Dapozzo

Hambourg 1944 – 45

Expériences d'un déporté chrétien

1943 : Condamnation à mort par un tribunal militaire allemand. Grâce et transfert dans un camp de travail de la Sarre. Noël 1943 : Permission, visite à sa famille à Paris. Tentative de fuite en Suisse. Arrestation. Nouvelle déportation en Allemagne dont il est question dans ce récit. 1945, encore avant la fin de la guerre : Libération miraculeuse.

Ces événements et ces dates marquent des expériences dramatiques. Cependant la hardiesse et la confiance en Dieu caractérisent la vie d'Erino Dapozzo, dans les camps de travail aussi. Libéré enfin par ordre suprême du Reichsführer SS Himmler, pour lui un effet de l'intervention du Dieu Tout-Puissant.

Son vœu et sa prière étaient que ce témoignage soit un encouragement pour chaque lecteur à se confier entièrement au Seigneur, qui écoute même les soupirs du cœur les plus profonds.